



Deux ans à Jérusalem

Par Sandrine Caneri

Ce qui compte, c'est que chacun de nous soit entièrement présent, entièrement à l'écoute les uns des autres, entièrement dans l'amour pour le monde entier, parce que notre planète souffre.

Je voudrais d'abord apporter dans le vif toutes les réflexions qui sont montées en moi à la suite et au coeur de cette expérience, au quotidien, au milieu des bombes, dans la violence mais aussi dans l'amour, car il y a de très belles choses qui se passent là-bas.

Tout ce qui se passe en Israël et dans les Territoires, - dans ce pays que nous appelons, nous les Chrétiens, la Terre Sainte -, soulève énormément de passions, et personne n'est tout à fait neutre dans cette histoire : chacun y a sa part d'intérêt, qu'il soit politique, économique, religieux ou autre. Il est temps maintenant de sortir de l'idéologie qui va se creuser toujours plus à cause de tous ces débats passionnés, et sortir du pour et du contre, prendre du recul si possible. En tout cas moi, en tant que chrétienne, c'est ce que j'ai essayé de faire durant ces deux années, regarder tout avec les yeux du Christ. Et pour les autres Traditions ici présentes, vous pouvez transposer. Qu'est-ce que cela signifie : "regarder tout avec les yeux du Christ" ?

Je ne suis ni historienne, ni politicienne, je ne parlerai qu'en chrétienne, parce que c'est cette expérience-là que j'ai vécue, et comme Chrétienne je suis spécialement concernée. Mon Seigneur et mon Dieu, Il est né là-bas, Il a vécu là-bas, Il est mort et ressuscité là-bas. Lui, Il fait peut-être l'unité entre les deux peuples, car Il est né dans une petite bourgade, Bethléem, qui est aujourd'hui dans les Territoires. Il a passé beaucoup de temps dans des localités qui s'y trouvent aujourd'hui : Naplouse, Hébron, et en même temps il a été aussi à Jérusalem même, Il a traversé toutes ces contrées dans sa vie. Et donc cet homme, le Christ, que je vénère et que je suis, Il fait vraiment le lien entre ces peuples, et donc à moi, en le suivant, de faire de la même façon. Tout me concerne donc de ce qui se passe là-bas, et en même temps je suis allée là-bas en tant que Française, et je sais que je porte aussi, que je le veuille ou non, l'histoire de mon pays par rapport à ces deux peuples. Je suis obligée de faire la part des choses, de prendre du recul par rapport à l'engagement de mon pays au fil des siècles vis-à-vis de ces deux peuples, afin de retrouver la liberté la plus grande possible par rapport à ce qui se vit là-bas, afin aussi de pouvoir me placer de manière personnelle dans une relation juste devant ces deux peuples. Il s'agit donc ne pas porter sur moi nécessairement l'histoire de mon pays ou celle de ma religion, mais d'essayer en l'assumant, de me dégager du poids d'un certain contentieux qui pèse.

L'un de ces contentieux, même s'il y a eu énormément de chemin parcouru, c'est celui de l'Eglise face à Israël, qui fait qu'il n'y a peut-être pas une entière liberté comme Chrétien pour vivre ce conflit, et aussi le fait qu'en tant que Chrétien d'Occident, ou de tradition latine, on va s'identifier plus particulièrement au peuple palestinien. Parce que, nous le savons, finalement les Chrétiens, là-bas, ce sont les Palestiniens. Et on croit qu'il n'y en a pas en Israël, j'en reparlerai tout à l'heure, et donc pour nous il faut à tout prix sauver la Palestine, parce que ce sont nos frères. Ce n'est pas faux bien sûr, il faut aider tous ceux qui souffrent là-bas, mais il y a quelque chose qui pèse, et ce poids, c'est que les Chrétiens, ce sont les Palestiniens, et en tant que Chrétiens nous avons peut-être tendance à nous identifier spontanément au peuple palestinien. Mais pouvons-nous nous dégager suffisamment de ce poids pour aimer vraiment, pour être solidaires avec les uns et les autres ?

Est-il possible donc de prendre du recul par rapport à cette histoire, de porter sur ce conflit un regard de tendresse et de miséricorde, qui aime chacun des deux peuples ? Et si nous voyons dans la Bible le Père prendre soin des pauvres, des orphelins, des petits, des aveugles, alors nous devons aujourd'hui prendre la défense des deux peuples, car chacun d'eux est meurtri dans sa chair, et souffrant, et tout de suite va monter en nous cette pensée : quand même il y a un peuple qui souffre plus que l'autre, un qui est terriblement plus abîmé. Mais je dis : "*est-ce que nous avons le droit de mesurer, de juger la souffrance de chaque peuple, est-ce que la souffrance est quantifiable ? Est-ce que la plus petite souffrance que je vis, quand je la vis, moi, dans ma chair, n'est-elle pas la pire, parce que je la vis,*

moi, dans ma chair, et qui suis-je pour quantifier la souffrance de l'autre, et pour juger l'action de l'autre en fonction de son désespoir ? " Tout cela ce sont des questions que je ne n'ai pas cessé de me poser tout au long de ces deux ans, et que je continue à me poser, une fois revenue ici.

La première réalité qu'il nous faut accepter en revenant en France, et que j'ai perçue, c'est qu'ici elle est teintée de tout ce que nous vivons en France sur le plan économique, politique et social. Là-bas je suivais pourtant les nouvelles par Internet, par les journaux français, mais en revenant ici ce fut un choc culturel terrible. J'ai mis des mois et des mois à me dire : c'est mon pays, et il faut que j'essaye de revenir. Parce qu'il y a vraiment une couleur de ce conflit qui se trouve ici et que je n'ai pas du tout trouvée comme celle que j'ai vécue là-bas. Tout est teinté ici de nos relations avec les deux communautés, juive et musulmane, et selon que nous avons plus ou moins d'affinités avec l'une ou avec l'autre, nous allons nous solidariser avec l'une d'elles et jeter l'anathème sur l'autre, et finalement nous ne parviendrons pas non plus à sortir de ce problème pour ou contre.

L'autre problème, c'est aussi par rapport à un certain anti-judaïsme ou anti-sionisme qui peut durer, qu'il soit politique ou religieux, dont nous n'arrivons pas à sortir : qu'est-ce que j'en fais ? Est-ce que j'accepte de voir qu'il est encore en moi, pas totalement parti, et que ce peuple juif, ici en France, il continue de souffrir de nombreux actes antisémites, vous l'avez lu ou entendu dans les médias. Donc est-ce que nous prenons conscience du poids énorme qui pèse sur nos communautés et sur chacun de nous ? Pour moi c'est le premier pas de vérité à faire, il n'est pas facultatif, c'est un devoir, je dois le faire.

Si nous regardons ce conflit, une guerre plus ou moins larvée, extrêmement complexe, il touche tous les domaines, tous liés les uns aux autres, de sorte qu'il n'est pas vraiment possible de se tenir à une analyse ou purement politique, ou purement spirituelle.

La première chose à faire, c'est bien sûr de nous dégager des passions qui nous animent, mais c'est aussi de distinguer les différents niveaux d'analyse, même si les domaines sont imbriqués : le niveau politique, le niveau qui va relever de la science des Religions, et le niveau théologique.

Par exemple, quand on parle *sur le plan politique*, quand on voit des hommes d'Etat se comporter comme Sharon et Arafat, ils peuvent être sujets à la même critique que tous les autres chefs d'Etat : Schröder, Chirac, Berlusconi, Bush et Cie, donc ce n'est pas parce que nous serons en désaccord avec tel ou tel acte qu'ils ont posé que nous allons être contre eux. C'est très important de pouvoir ainsi rester libre dans sa parole. Donc essayer, chaque fois que nous sommes avec un interlocuteur qui cherche à faire un amalgame, - et c'est très vite fait !, - de mettre de la distance. Je ne peux pas être d'accord avec un assassinat, avec les terroristes, ni avec Arafat quand il signe les dépenses pour acheter des explosifs, mais ce n'est pas pour cela que je suis contre cet homme, en tant qu'homme dans cette personne, car il a en lui cette lumière qui vient de Dieu.

Sur le plan religieux, par rapport au judaïsme, on est tenté de dire : "Voilà ces Juifs, ils sont arrivés sur cette terre un peu comme des cheveux sur la soupe, il y a plus de 50 ans, et cela n'a pas cessé d'aller de mal en pis. Qu'est-ce que c'est que cet attachement passionné à cette terre, est-ce que c'est vraiment leur place ? Qu'est-ce que c'est que ces Juifs, exportés au départ d'Occident ? Quel est cet attachement irrationnel des Juifs à leur terre ?"

Moi, en tant que chrétienne et aussi étudiant la tradition juive depuis plus de dix ans, je ne peux pas faire fi de cet aspect fondamental du judaïsme : il ne peut pas se comprendre simplement comme une religion ! Le Judaïsme est à la fois une religion et une nation, au point que même si je suis juif et pas croyant, je fais partie de ce peuple, c'est vraiment très mystérieux. Et cette religion-nation va se constituer autour de trois pôles : le peuple, la terre et la Torah. Si on nie cela, on va prétendre dire aux Juifs ce qu'ils sont eux-mêmes. Il nous faut donc accueillir cela comme leur Tradition, même si nous ne la comprenons pas ou si nous en voyons les effets négatifs. Sans oublier aussi que "le sionisme politique" n'est pas né au 19^os. avec Hertzl et toute la problématique de l'antisémitisme de cette période, mais il est né avec la Bible. Le Judaïsme est sioniste depuis les origines, puisque : "*Allons, montons à Jérusalem, montons à la Torah et montons à Dieu*", c'est là vraiment que Dieu fait alliance avec son peuple ! Nous sommes fils d'Abraham, nous sommes arrachés comme lui d'Ur en Chaldée, càd. à toutes nos idoles et tous nos dieux, pour monter là, à Jérusalem, pour recevoir la Révélation divine. Donc toute l'Alliance, toute l'histoire de ce peuple est centrée sur Jérusalem, et tous leurs livres de prières sont centrés sur Jérusalem, et nous aussi, Chrétiens, qui prions avec les psaumes comme celui que nous venons de

méditer, et dans toute la Bible il y a des centaines ou des milliers de fois le nom de Jérusalem. Pour nous aussi c'est vital. Comment le vivons-nous aussi ?

Au niveau théologique : est-ce que le retour du peuple juif sur cette terre fait partie du Dessein de Dieu ? Juifs et Chrétiens ont pour cela chacun des réponses, selon leur tradition. Dans le Judaïsme il y a eu des désaccords par rapport au départ. Les Juifs religieux disaient que ce n'est pas par la force ni par la politique qu'on allait retrouver la terre que Dieu leur avait donnée ; aujourd'hui il y a tous les courants possibles et imaginables, mais certains y ont vu que les temps messianiques allaient venir, parce que le peuple avait enfin quitté sa diaspora et était retourné sur sa terre.

Dans la Chrétienté, cet événement non plus n'a pas été anodin et on a vu ce retour des Juifs d'une façon particulière, d'autant que, - et c'est pour moi la grande question -, les Pères de l'Eglise, qui font partie de notre patrimoine fondamental, avaient donné une interprétation à la dispersion des Juifs loin de leur terre comme une punition que Dieu infligeait à ceux de son peuple qui n'avaient pas reconnu le Christ, comme nous, nous le reconnaissons. Or ce peuple qui ne l'a pas reconnu est de retour ! Alors cette interprétation des Pères, qui officiellement depuis le Concile n'a plus cours, est tombée, mais elle laisse un vide qui n'a pas été comblé. Ce vide pose question : quel était ce Dessein de Dieu il y a 2000 ans, et quel est-il aujourd'hui, compte tenu de ce retour ?

On pourrait aussi poser un regard critique sur nos propres réflexes humains, quand nous sommes confrontés à toutes ces passions et à tous ces débats autour de ce qui se passe dans ce pays. Comment réagissons-nous à tel événement ? La façon dont nous réagissons est bien sûr liée à nos opinions et à nos sympathies personnelles, à notre propre grille de lecture. Nous serons d'autant plus prisonniers de nos passions que nous ne prenons pas conscience de les avoir, et que nous n'avons pas été suffisamment dans l'intériorité pour sentir ce qu'il y a aussi d'irrationnel en nous et de pas forcément ajusté dans cette grille de lecture, car nous en avons tous. C'est important de nous dire : "*oui, j'ai là une faiblesse, et là frère, toi qui as une façon posée de voir les choses, aide-moi pour que je puisse retrouver une liberté entière.*" Pour ce regard critique sur les réflexes humains que j'ai, je donnerai trois postulats.

Le premier, c'est que David a raison contre Goliath. Ce principe est très simple, il affirme a priori que le plus faible est la victime, et que la raison et la justice sont a priori forcément de son côté. Et l'opinion occidentale, après la Guerre des Six Jours, où Israël a écrasé ce pauvre peuple palestinien, a complètement basculé parce que tout d'un coup ce peuple juif, à peine arrivé et installé dans ce pays, arrivait à battre par la force ce peuple qui y était depuis des siècles, et maintenant on va se mettre du côté du faible. Alors qu'avant cette guerre tout le monde tremblait pour ce pauvre Etat juif, victime de la haine et de la lâcheté et de tout ce qui s'était passé avec le Mandat britannique et les pays voisins, les peuples arabes... Tout d'un coup le plus petit est devenu le plus fort, et tout a basculé.

Ce principe pêche par deux côtés. D'abord il pêche par un simplisme de type manichéen : les méchants d'un côté et les bons de l'autre. Or nous savons que chacun des deux souffre et a sa fragilité et sa force, mais surtout on court-circuite l'usage de la simple intelligence en oubliant qu'il arrive que le plus faible soit simplement celui qui a tort, et dans la justice aujourd'hui on le retrouve tout le temps. Ce n'est pas parce qu'il y a un pauvre délinquant qui a tué un type, bon c'est le plus faible, c'est vrai, et il avait une famille, et il était à la rue, c'est vrai, mais il se trouve qu'il a tué quelqu'un, et il n'a pas forcément raison de l'avoir fait. Donc après il faut remettre les choses à leur place. Cet acte posé, il avait tort, il faut l'en punir, mais bien sûr, une fois qu'il a assumé le meurtre, il faut l'aider à se remettre debout et à faire de sa fragilité une force.

*Le deuxième postulat, c'est qu'Israël est en position de colonisateur qui impose sa domination à un peuple colonisé. Ceci n'est pas tout à fait faux, mais ce schéma vient d'ailleurs pour rendre compte d'une réalité qui n'est pas tout à fait celle-là. Je ne sais pas comment on dit dans les langues occidentales le terme "colonie". Mais je suis frappée du langage des mots: on transpose de l'Occident l'idée de colonie, alors qu'en Israël on n'est pas dans le même contexte politique et social ; donc pourquoi use-t-on du même mot ? Pourquoi n'en avoir pas inventé un autre ? Simplement ce petit exercice pour nous faire prendre conscience qu'on pose des mots chargés d'une autre réalité, et donc ce n'est pas neutre. Un autre mot de ce genre, c'est "apartheid". Ceux qui sont dans l'Amitié Judéo-Chrétienne ont peut-être lu la lettre du Président Paul Thibaud, qui écrivait au Cardinal Etchegaray, qui avait visité là-bas à l'automne, je crois. Il a écrit tout un tas de choses, à propos de l'ordination du nouvel Evêque, et puis à la fin il met qu'il est scandalisé par ce "*mur de l'apartheid*". Et tous ceux qui*

réfléchissent sérieusement disent qu'on ne peut pas utiliser ce mot, il s'agit d'un mot de l'Afrique du Sud, il s'agit de racisme, et on transpose ce mot avec toute la violence dont il est chargé, car c'était affreux, l'apartheid! Et on transpose ce mot sur une situation qui n'a rien à voir, qui est déjà très lourde. Alors pourquoi vouloir la charger de quelque chose d'encore plus lourd ? C'est un autre conflit. Vous sentez ainsi la complexité dès que nous faisons ce type d'amalgame. Cela me donne à réfléchir : est-ce que nous n'avons pas des efforts à faire pour réfléchir, pour trouver d'autres mots. On ne va pas dire : 'il faut encourager', ou dire : 'ce mur, c'est très bien', évidemment non ! Mais attention ! Essayons aussi de voir le positif, de voir que dans l'Histoire les murs finissent toujours par s'écrouler. Dans un premier temps n'est-ce pas la meilleure solution de dire : "*voilà, pour le moment, on va mettre une frontière, on va tenter de vivre d'une manière pacifique, puisqu'aujourd'hui on se tape dessus depuis 50 ans, et puis un jour le mur va s'écrouler !*" Donc cherchons à poser un regard positif sur une situation qui de fait est actuellement négative, car dresser des murs, c'est réellement négatif. En attendant, plutôt que de continuer à se battre, on essaie de mettre de petites portes et de continuer à dialoguer, et un jour le mur va tomber.

Le troisième postulat : Israël n'a pas le droit à l'erreur ! Je suis extrêmement surprise de voir les exigences que l'on attend d'Israël, exigences posées au nom de la morale et de la justice, bien sûr elles sont fondées. Mais personne ne s'étonne que ces mêmes exigences ne soient pas imposées aux autres pays voisins. Par exemple j'ai été là-bas au moment de tout ce qui s'est passé à Djénine, cela fut accompagné de rumeurs de massacres sauvages, et même de génocide. Or il y avait 56 morts, et tout le reste a été démenti par la suite, par les Inspecteurs eux-mêmes. Bien sûr il y eut 56 morts, et c'est terrible, mais pourquoi employer de grands mots : massacres sauvages, génocide ? Vous voyez, au lieu d'apaiser les choses, on grossit tout cela ! Et on oublie que du côté arabe il y a eu des personnes qui se sont comportées avec une violence sanglante. Ainsi le Roi Hussein de Jordanie avait solutionné le problème palestinien chez lui en 1970, par le massacre que l'on a nommé "*Septembre noir*". Or c'est tombé dans les oubliettes... Chacun a sa part de responsabilité. Il faut la redonner à chacun, pour respecter sa dignité. Nous sommes tous dans la violence, est-ce que tous ensemble nous pouvons essayer d'en sortir ?

Et tout semble se passer, surtout en Europe, comme si Israël n'avait pas le droit à l'erreur et que l'on attend de lui un comportement impeccable. Est-ce que c'est vrai aussi pour nous ? Parce que les Juifs sont différents de nous, on les regarde de l'extérieur, et en même temps ils sont assez proches pour voir en eux notre propre image. Alors cette perfection impossible que nous n'arrivons pas, nous, à vivre, nous l'attendons des autres, et notamment d'Israël !

Bien sûr il est possible qu'il y ait le problème d'un antisémitisme latent, mais je rejoins beaucoup là-dessus Marcel Goldenberg, on attendrait que ce soit le plus fort qui lâche un peu du mou, et c'est vrai. Mais entre cette attente qui est légitime, et le fait que l'on veuille que ce plus fort soit impeccable et ne commette jamais d'erreur, il y a un abîme, et je pense que c'est très important de s'en rendre compte. Or j'ai rencontré beaucoup d'Israéliens qui le reconnaissent : "*oui, on se trompe, on fait des choses épouvantables, parce qu'on est pris dans le conflit*", comme ici nous sommes pris dans nos passions.

Ensuite, il faut voir comment on peut poser sur l'immédiat un regard critique. En général en Europe les médias sont plutôt pour les Palestiniens, ils sont le reflet à la fois des prises de position des Gouvernements, et des intérêts nationaux, et des opinions publiques. La plupart des médias préfèrent éviter de trop choquer leur public. A chaque fois qu'il y a un événement, est-ce qu'on peut essayer de vérifier le vocabulaire utilisé : colon, assassinat, terroriste ? Je vous donne un exemple : au début de l'Intifada, "*le Monde*" parlait de la mort de deux jeunes colons, tués par des Arabes, près de Bethléem. Il s'agissait en réalité d'adolescents de 14 ans qui ont été capturés par les Arabes et lapidés, alors qu'ils marchaient simplement et n'avaient rien à faire avec les colons. Vérifions les images et leur rapport au texte et à l'événement ! Autre cas typique : un attentat à Tel-Aviv a fait 15 morts. Donc on parle de cela, et qu'est-ce qu'on montre à la télévision ? La maman du terroriste arabe qui pleure devant sa maison, détruite en guise de représailles par l'armée israélienne ! Qu'est-ce qu'on va retenir ? On va retenir la douleur de cette femme, car on est pris émotionnellement, et bien sûr on a raison de pleurer pour cette femme qui n'a plus son fils et qui voit sa maison écroulée, mais on oublie que l'attentat a fait 15 morts à Tel-Aviv.

Bien sûr on ne peut pas être absolument objectif ! Mais c'est très important d'essayer de mesurer quelle est notre part pour accentuer les difficultés qui sont déjà très grandes entre les deux peuples, et essayer de montrer qu'il n'y a pas un très grand coupable et un tout petit gentil, mais que tout le monde est coupable, et que tout le monde souffre.

Et puis, critiquons les parallèles faciles. Un exemple : les dessins de Plantu dans "*Le Monde*" ou "*L'Express*", qui fait une grande consommation de parallèles faciles ; on met le Hamas à gauche et le parti des colons à droite ; c'est facile, ils sont religieux, les colons, ils sont barbus, et ils partagent la même intolérance que le Hamas. Cela fait croire simplement que les deux sont également responsables de la situation, par le même extrémisme. Donc on va dire, c'est la même chose. Or si l'on regarde de plus près, ils ne sont pas du tout le même nombre, les colons sont peu nombreux, dix mille, alors que le Hamas, c'est déjà très important. Et puis c'est lui qui envoie les terroristes, il est dans la violence, dans la tuerie. Le colon, lui, il occupe. Et il faut peut-être les faire partir, oui, mais pas à n'importe quel prix. Bien sûr il y a aussi des colons qui sont extrémistes et dans la violence, mais on ne peut pas les mettre dans la même situation, on ne va pas dire qu'on les apprécie, mais il faut toujours distinguer, alors que les médias vont tenter d'amalgamer.

Je voudrais entrer dans une deuxième partie, pour dire comment, en tant que Chrétienne vivant là-bas depuis deux ans, je peux prendre en compte cette situation, ces deux peuples. Car mon lieu d'habitation va forcément me mettre dans un camp : *où est ma maison ?* Quand je suis partie à Jérusalem, cela s'inscrivait pour moi dans un parcours personnel et spirituel, je n'ai pas eu le choix de la date, c'est l'Esprit Saint qui a choisi pour moi. Et jusqu'au dernier moment je n'ai pas su comment cela allait se passer, mais apparemment Il a voulu que je parte à ce moment-là, et c'était le pire, car je suis partie au moment de la deuxième Intifada, à la fin de l'année 2001, au moment où il y eut le plus d'attentats (2001-2002). Il y en eut des dizaines et des dizaines au cœur de Jérusalem-Ouest, où j'habitais, dans des rues où je passais 5 fois, 10 fois par jour. Alors je ne sais pas si vous voyez l'état de choc et de tension dans lequel vous êtes, quand vous entendez au-dessus de vous les sirènes des ambulances, et qu'il y a des hurlements, et du sang ! Vous n'êtes pas fier, et vous êtes tout le temps à vous méfier ! Cette période-là, par chance, je ne montais pas souvent dans l'autobus. Mais l'année suivante je montais tous les jours dans l'autobus, le matin et l'après-midi, et je saluais le chauffeur, et je regardais tous les voyageurs, et je me disais : "*Je suis embarquée dans la même barque que tous ces gens*". Quoiqu'il arrive, j'étais solidaire de tous ces gens, et comme ce bus allait à l'Université, il y avait Juifs et Arabes, car beaucoup d'Arabes y étudiaient. Et quand après 25 minutes de trajet vous descendez de l'autobus, vous dites : "*Merci, Seigneur, car je suis encore vivante !*" Et tous les jours, vous voyez la tension ! Or moi, je n'ai pas un fils qui meurt dans un attentat, mais rien que ce climat, c'est déjà atroce.

Je vous donne deux petites réflexions personnelles par rapport aux violences du côté d'Israël. On est tellement comme cela sur le qui vive, on regarde tout avec ce regard, surtout en cette période qui fut très dure. J'habitais le Centre Ratisbonne, qui est en plein centre ville, et il y a eu des bombes, une tomba même à 50 m. de la maison, toutes les vitres volèrent en éclats. Et le jour où la cafétéria de l'Université fut touchée, on se regardait en se demandant : "*qui de mes amis y a passé ?*" Par chance je n'y étais pas ce jour-là, mais !!!

Un soir, je rentrais du Mur des Lamentations où j'étais allée prier, il était 20 h 30, l'obscurité commençait à tomber. En arrivant à un feu, je vois un gars avec un fusil. Il n'était pas en militaire. J'ai attendu 20 m. derrière, que le feu passe au vert, car je n'étais pas tranquille d'être à côté d'un gars pareil, pour vous dire l'état de tension ! Il traverse, et moi à mon tour je traverse, et je vois alors, quand il était sous le réverbère, que ce qu'il portait, c'était un parapluie ! On rit après, mais c'est simplement pour vous dire l'état de tension dans lequel on est.

L'autre anecdote : je sortais de chez les Roumains où j'étais allée pour prier l'Office de la Résurrection avec eux. Et je vois une voiture de police qui s'arrête devant moi, le type sort et me braque son arme, en hurlant quelque chose que je ne comprenais pas, il était hors de lui, et j'ai senti qu'il était prêt à tirer sur moi. J'ai compris au bout de dix minutes. C'est long alors ! Je me suis dit : "je vais prendre mes affaires et partir, mais non ! si je fais cela il va me tirer dessus !" Je ne savais vraiment pas quoi faire. A un moment donné, il s'approche de moi, il commence à me déshabiller, j'avais une petite

veste, il croyait que j'étais une terroriste, il soulève, il fouille tout, il ne trouve rien, puis il plante tout sans un mot, il remonte dans la voiture et part, c'était un militaire. Moi, j'ai vraiment cru que ma dernière heure était venue, car des erreurs sont arrivées, il y en a eu beaucoup ! Je pourrais, après cette expérience, sortir avec la haine des militaires, la haine jusqu'au bout de mes jours ! Mais qu'est-ce que j'ai ressenti dans mon cœur ? Il y a une telle souffrance, une telle peur, pour en arriver là ! Qu'est-ce qui s'est passé pour en arriver là, à une telle haine, pour me prendre, moi, une pauvre Française, pour une terroriste ? Quand j'ai raconté cela à une de mes professeurs d'hébreu, elle m'a dit : "*Oui, tu traversais la rue Shifté Israël, qui fait la limite, où par là éventuellement les terroristes passent.*" Moi je n'étais pas trop au courant ! C'est tout ce qu'elle a réussi à m'expliquer. Tout cela pour dire que moi je l'ai vécu dans ma chair. Il y a eu encore beaucoup d'autres fioretti !

Quand je suis partie là-bas, je me suis dit : "*je n'avais pas les clés ici en France pour voir la situation avec justesse, et peut-être là-bas je les aurais, et pourrais voir les solutions.*" Je voulais vivre de l'intérieur ce qui se passait, et le vivre des deux côtés pour essayer de me faire une opinion juste. En tant que Chrétienne je suis beaucoup allée du côté des Arabes, j'ai beaucoup prié avec les Melkites, qui sont Palestiniens, et ainsi j'avais une tout autre vision des choses. Je suis beaucoup allée en Galilée dans les villages chrétiens, il y avait de très belles choses. J'ai remarqué pourtant qu'il y avait une certaine différence entre les Chrétiens et les Musulmans. J'ai des amis journalistes en Israël qui m'ont dit qu'il n'y a pas eu un seul Chrétien à se faire sauter avec de l'explosif en commettant un attentat. On sent qu'il y a quelque chose de particulier chez les Chrétiens, ce qui fait que le dialogue avec eux se fait avec un certain recul par rapport à tout ce qui se passe chez eux. Cela fait qu'ils ne peuvent pas eux-mêmes tout cautionner de ce qui se fait là-bas, même si par ailleurs ils sont totalement solidaires de cette situation, de cette misère, de cette oppression qui est terrible.

Je me suis dit : "*comment vais-je faire pour comprendre ?*" D'abord, adopter un comportement qui ne m'a jamais quitté : je ne suis ni palestinienne, ni israélienne, je suis européenne et chrétienne, je ne suis pas actrice de ce conflit, mais j'en suis solidaire en tant que je suis sœur en humanité de toutes ces personnes. Et j'accepte de venir le vivre de l'intérieur, là où je vivais, à Jérusalem Ouest, mais sans prendre parti, sans donner raison à l'un contre l'autre, sans diaboliser l'un ou l'autre. Sachant que toujours on veut essayer de vous placer dans un camp, et qu'il faut toujours se positionner. Mais attention, stop ! je suis chrétienne, mais étrangère. Bien sûr comme chrétienne je ne pouvais pas me désolidariser de mes frères palestiniens, mais en tant qu'habitant Jérusalem Ouest, fréquentant l'Université hébraïque, je ne pouvais pas non plus me désolidariser des Juifs. En un sens ma position était plus facile probablement que la leur.

La seule chose que j'ai comprise, c'est accepter que la façon dont j'étais la plus actrice dans ce conflit, c'est à chaque fois que je n'ai pas été, ou pas pu, être artisan de paix, parce que dans le quotidien avait surgi du conflit, de la discorde, de la violence, du non-respect, et toutes sortes d'autres situations d'agression, et là-bas pas plus qu'ici le moindre acte, même le plus minime, a sa répercussion. Ainsi toutes les pensées négatives que j'ai pu porter sur l'autre, tout jugement est une façon de participer au conflit. A chaque fois au contraire que je me refuse à condamner celui-ci, dans ma famille, dans ma communauté, à chaque fois que je fais même un tout petit geste de compréhension, de réconciliation, alors je fais œuvre de paix, j'aide à résoudre ce conflit. C'est pour moi LA clé de la résolution de ce conflit : est-ce que je fais la paix dans mon cœur aujourd'hui ? Et si je n'y arrive pas, - c'est le travail de toute une vie-, est-ce que je veux recommencer à le tenter demain ? Si je suis décidée à le faire, alors il y a là-bas une répercussion énorme. C'est la clé, sachant aussi que dans ma foi il n'y a pas le moindre petit acte qui n'ait pas une répercussion considérable pour l'humanité entière. Donc j'ai toujours refusé que l'on me mette dans un camp, j'ai toujours refusé aussi, dans le dialogue, de diaboliser l'autre.

En revanche ce que j'ai essayé de faire, c'est d'écouter la souffrance. J'ai compris que s'il y a un début de solution, c'est d'écouter la souffrance, il y a des traumatismes immenses des deux côtés. Tant que je n'ai pas pesé le poids de la Shoah pour les Juifs, tant que je ne suis pas allée à Auschwitz comme l'ont fait ces Arabes, Juifs et Chrétiens, avec le Père Shoufani, tant que je n'ai pas fait cela, je n'ai pas compris la souffrance de ce peuple, peur sans cesse qu'il a d'être éliminé de la carte, comme s'il n'avait pas aujourd'hui d'autre moyen pour vivre que de recourir à la force.

Et tant que je n'ai pas non plus compris la souffrance du peuple palestinien, un peuple humilié, ballotté, rejeté de partout, qui n'a pas rencontré la compréhension auprès de ses frères, les autres peuples arabes, tant que je n'ai pas visité un camp comme je l'ai fait près de Bethléem, où j'ai vu la dignité sur les visages au-delà d'une misère pas possible, tant que je n'ai pas parlé cœur à cœur avec ces peuples-là, tant que je n'ai pas partagé et mesuré cette souffrance de ces deux peuples, je ne peux pas me permettre d'en parler. Je pense que c'est cela le plus important, c'est de mesurer la souffrance. Et avec certains, je ne pouvais rien faire d'autre que d'écouter leur souffrance, d'un côté comme de l'autre. Avec certains, je pouvais aller un peu plus loin dans le dialogue, et pour moi c'était un chemin très important, non pas en disant : *"d'accord, j'entends ta souffrance, oui, l'autre a sa responsabilité"*, mais toujours de renvoyer chacun à la responsabilité de sa propre histoire, personnelle et collective.

Donc à un Palestinien qui se plaint de ce que fait le peuple juif, je ne vais pas dire : *"oui, les Israéliens, lancent des bombes et tuent un tel et un tel,"* mais je vais dire : *"ils ont aussi leurs difficultés, ils ont leurs moyens de défense, ce n'est peut-être pas moralement la meilleure façon, mais c'est la leur, aujourd'hui. Et toi, Palestinien en face, peux-tu voir quelle est ta part de responsabilité, pour aider ton 'frère ennemi', qui peut devenir demain ton ami, si tu le veux, pour l'aider à lâcher sa force, sa peur, pour que vous puissiez vraiment redevenir des frères ? Tout t'appartient, tout est dans tes mains, ne cherche pas à culpabiliser l'autre en disant : 'c'est de la faute de l'autre', puisque tu n'arriveras jamais à rien par cette voie".* Et je disais la même chose de l'autre côté. Mais parfois je ne le pouvais pas, il y avait trop de souffrance, il n'y avait plus qu'à écouter cette souffrance. Et toujours j'étais déchirée, parce que cette souffrance des deux peuples elle m'a habitée, et je me disais : *"en sortant de ce colloque, à force de méditer sur ce conflit, - et pour moi c'était des visages, des hommes et des femmes que j'ai côtoyés pendant deux ans, et qui sont des amis que j'aime, - est-ce que ce n'est pas cela que nous avons à faire, porter cette souffrance qui vous déchire, qui vous lamine de l'intérieur, et je n'ai pas à asséner une solution de l'extérieur à coups de vérités ?"*

La solution, ce sont ces deux peuples qui l'ont de façon intérieure. Elle leur appartient. Mais peut-être qu'il leur faudra encore beaucoup de souffrance, pour qu'elle devienne une souffrance d'enfantement qui donne des fruits.

Je termine avec un court article, en 2003, du quotidien *"Ha Aretz"*, qui est comme *"Le Monde"* ici. Il parlait du voyage du P. Emile Shoufani, un vrai prophète pour moi ! Et des hommes comme ceux-là, ils vont se lever, car c'est de la base que la solution va venir. Quand 150 000 Israéliens manifestent à Haïfa pour dire : *"Cela suffit ! Il faut sortir des Territoires!"* La base commence à être contre !

C'est un journaliste israélien, Ieshayahou Tadmor, qui a fait partie du voyage et a écrit dans *"Ha Aretz"* : *"Certains ont dit, oui, les Arabes vont à Auschwitz, mais c'est de la comédie !" Et lui dit : "non !" . Et d'ailleurs il titre l'article : "A Auschwitz, comme un Peuple Israélien Un, uni (èhad)" !* Le dernier jour ils ont lu, Juifs et Arabes, les noms des martyrs sur le registre d'Auschwitz. Un certain Hermat a lu les noms de dix membres de la propre famille de ce journaliste israélien, et parmi eux il y avait les noms de plusieurs enfants. Après cette lecture, cet Israélien qui a entendu lire ces noms de la bouche d'un Arabe lui a dit *"Hermat, de cet instant, mon âme et ton âme se sont liées pour la vie !"*

Il continue son article : *"Maintenant que nous savons que ce n'était pas de la comédie, que ce peuple a vraiment pris en compte notre souffrance terrible, maintenant est-ce que ce n'est pas à nous, Israéliens, de prendre en compte la souffrance de ce peuple palestinien ?"* Et je veux reprendre un mot de Golda MEIR, dans les années 70, où elle était chef du Gouvernement : *"Peut-être que nous arriverons un jour à vous pardonner d'avoir tué nos enfants, mais est-ce que nous, nous arriverons jamais à vous pardonner de nous avoir obligés de tuer les vôtres ?"*